

Des livres de piété

Sylvain Campeau, *La pesanteur des âmes*, Laval, Trois, coll. « Topaze », 1995, 110 p., 19,95 \$.

Paule Doyon, *Les bruits de la terre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995, 72 p., 10 \$.

Germaine Mornard, *Doigts d'ombre*, (avec des gravures de Noëline Proulx), Montréal, le Noroît, coll. « Initiale », 1995, 80 p., 10 \$.

Bernard Pozier, *La peau fragile du ciel*, Trois-Rivières / Amay (Belgique) / Echternach (Luxembourg), Écrits des Forges / L'Arbre à paroles / Phi, 1995, 108 p., 10 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 81, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38827ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1996). Compte rendu de [Des livres de piété / Sylvain Campeau, *La pesanteur des âmes*, Laval, Trois, coll. « Topaze », 1995, 110 p., 19,95 \$. / Paule Doyon, *Les bruits de la terre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995, 72 p., 10 \$. / Germaine Mornard, *Doigts d'ombre*, (avec des gravures de Noëline Proulx), Montréal, le Noroît, coll. « Initiale », 1995, 80 p., 10 \$. / Bernard Pozier, *La peau fragile du ciel*, Trois-Rivières / Amay (Belgique) / Echternach (Luxembourg), Écrits des Forges / L'Arbre à paroles / Phi, 1995, 108 p., 10 \$.] *Lettres québécoises*, (81), 40–41.

Sylvain Campeau, *La pesanteur des âmes*, Laval, Trois, coll. « Topaze », 1995, 110 p., 19,95 \$.

Paule Doyon, *Les bruits de la terre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995, 72 p., 10 \$.

Germaine Mornard, *Doigts d'ombre*, (avec des gravures de Noëline Proulx), Montréal, le Noroît, coll. « Initiale », 1995, 80 p., 10 \$.

Bernard Pozier, *La peau fragile du ciel*, Trois-Rivières / Amay (Belgique) / Echternach (Luxembourg), Écrits des Forges / L'Arbre à paroles / Phi, 1995, 108 p., 10 \$.

Des livres de piété

La concentration poétique peut parfois se comparer à celle
des écoliers penchés sur leur devoir.

POÉSIE

Hugues Corriveau

LES LIVRES DE BEAUTÉ... J'entre aujourd'hui dans ce genre de textes qui me donne l'impression très nette d'être indiscret, comme si je jetais un coup d'œil dans le livre de prière d'une nonne ou d'un moine voué tout entier à l'assomption mystique, ou, comme chez Bernard Pozier, à l'exaltation sportive, nationale ou quotidienne.

La pesanteur des âmes !

Ce n'est pas peu que d'essayer de les soupeser ! Tout aussi risqué que de distinguer le sexe des anges ! Mais pour un poète qui croit en sa vocation, rien de trop élevé, de trop intense ne saurait faire taire en lui le désir d'accomplissement qui le subjugue, le guide, le tend vers

l'inaccessible étoile... ! Bref, Sylvain Campeau est de ceux que rien ne rebute, surtout pas la quête et l'introspection.

Ici, il s'agit de poésie, du livre d'un poète, du moins d'un auteur qui a une idée très supérieure de la poésie, de son appareil, des images convenues pour accéder là où l'esprit délétère emporte l'immense âme trouble de la pensée. L'usage en est connu. Est-ce mauvais pour autant ? Voilà bien la question, le doute et l'embêtant.

Eh bien ! Non ! Campeau a ce talent de savoir écrire, de connaître les codes mais de ne pas en abuser, de rester toujours très près de lui-même, cette façon d'appréhender l'indicible avec discrétion :

je ne sais pas faire mourir la mort

*en avance sur moi, il y a
cette silhouette,
promesse gisante* (p. 15)

Mais quand survient la chair, ses torrides désirs, ses désordres, le poète prend alors leçon de sœur Marie de l'Incarnation : « J'acquiesce à ta chair avec solennité / ta peau est un psaume récité par toute mon étendue / l'onction nous sacre / trahissant toutes les ombres » (p. 45). Si l'on peut douter ici d'une certaine concrétude, il faut reconnaître pourtant que le poète sait y faire avec le ton exalté qui mène à l'estase. « Tu t'inclines jusqu'à la peau / il y a plein d'intervalles dans nos convoitises / tu déposes un murmure sur ma poitrine » (p. 52). Et c'est comme cela, toujours, souvent très beau, tranquille, si près d'une confiance assumée dans le calme d'exister, en cette harmonie réconciliant

les désirs sublimés et les réalités humorales. Quand l'« âme / est une psalmodie » (p. 73), quand « la lumière est en plomb » (p. 27), passe alors sur les mots une déhiscence amoureuse qui laisse des frissons à la surface des choses.

La terre bruit

La poète s'adonne au *tai ji quan* : les bras s'allongent, prennent l'univers, repoussent les ennemis de l'âme, cherchent dans l'air l'harmonie intérieure. C'est beau à voir dans Central Park ou sur les pelouses du parc Lafontaine, c'est beau dans le matin heureux qui surprend ainsi le mouvement et sa méditation, le grand transport des *yin* et des *yang*. Cela donne l'occasion à Paule Doyon de pénétrer le « dao », cet « esprit entre l'homme [?] et la terre », nous dit l'épigraphe. Cela donne aussi l'occasion à Paule Doyon d'écrire une poésie toute simple, vraiment très très simple, tout près d'un conte murmuré, d'une confidence. Nous l'accompagnons à travers ses découvertes, dans la naïveté d'une renaissance, de la joie (disons-le !) d'être :

*Écoutez le bruit de la neige qui fond
sur mon cœur dont le feu s'éteint...
Mes souvenirs sont filles de l'hiver.
Une odeur aveugle m'arrive...
avec le rire retentissant de l'alouette.
Et une rivière au fond bruni
laisse paître ses troupeaux de roches.*
(p. 46)

C'est charmant. C'est joli. Ça sonne vrai. La question est d'importance : « La poésie pourquoi ? si le poète meurt. » (p. 47) Mais c'est souvent touchant, et parfois réussi, parce qu'il y a là cette pureté rare du bonheur d'écrire, parce qu'il y a là des poèmes qui racontent des faits troublants à la manière des contes pour s'endormir, pour être heureux, pour se faire plaisir :

*Un oiseau s'est posé dans l'arbre vide
A effacé la ville d'un coup
Sur cette planète que j'habite
Je vous le dis pour la dernière fois
un oiseau plus grand qu'une ville
s'est posé.* (p. 49)

Vous dirais-je que je craque, que je retombe en enfance et que j'aime



Paule Doyon
LES BRUITS
DE LA TERRE



f.....

bien ces histoires que nous raconte Paule Doyon, avec la discrétion d'un mouvement dans l'aube, avec le mouvement de l'aube, justement, entre les bras ?

Elle sait cela

L'âme est conviée aujourd'hui à accompagner les poètes dont je parle. C'était sans doute dans l'air du temps. Germaine Mornard déclare dans *Doigts d'ombre* que « l'âme est une petite fille / amputée de ses liens » (p. 26). La formule est saisissante et donne le ton à ce très beau recueil qui, souvent en de courts vers libres, nomme, confie, scrute et dérange. « Elle court autour d'une morte / l'enfant perdue » (p. 47) pour accéder au secret qui réveille le jour, pour se donner l'évidence d'une existence inquiète, pour en transgresser les limites. « À chaque enfance / son lac de lune » (p. 58), dit-elle, pour accomplir la vision de l'œil lumineux de la nuit. Aller rencontrer l'absente en son tombeau, renouer avec les mots laissés à la dérive dans la mémoire, autour des jours, retrouver ce toucher amoureux avalé par les ombres, et parler « d'elle » avec exactitude, voilà peut-être bien comment cerner ce livre tendre et précis adressé à l'absente. « Sa mère / dans la pierre fine / voyage » (p. 20), « entourée de parures / sa mère est une mariée / qui réchauffe l'orient / d'une tombe aux parfums tendres » (p. 66). Ainsi, quand « la plage d'enfance est remplie / de carcasses » (p. 67), il faut aborder l'harmonie autrement, faire enquête, chercher les odeurs et les sons, le toucher exact de l'absente, en retracer la fuite pour que dans les mots de la poésie soit enfin possible une reconnaissance. Germaine Mornard mène ce travail des mots jusqu'à l'accomplissement, jusqu'à l'épure. J'ai beaucoup aimé ces *Doigts d'ombre* qui indiquent plus que le lieu du mortel abandon, mais qui est bel et bien le livre d'une poète à suivre, à relire avec lenteur et attention.

Par la peau des dents

La poésie de Bernard Pozier toujours à elle-même se ressemble. Il écrit, ce poète, à la manière de Claude Beausoleil, sur le tout-venant : ses préoccupations, la vie quotidienne, dans l'unique volonté d'un « déferlement », sans correction, sans soucis de l'élégance ou de l'accomplissement. Ainsi, ce recueil commencé par des appels nationalistes — renouant avec un ton hexagonal assez bien-venu en ces temps de dérégulation politique — plonge dans le sport de la boule ou de la balle ou du ballon :



*onze de chaque côté
ils sont entrés sur la pelouse
les bleus et les jaunes
avec leurs mains et leurs bras
soudain incroyablement superflus
prêts à courir en travers des yeux
des foules portant leurs couleurs
scandant leurs noms
agitant les drapeaux d'un faux
patriotisme (p. 19)*

Et voilà lancé ce recueil sur le coup du sifflet, sur le coup de cœur des activités aimées par le poète. Cette étrange simplicité rend ces textes suspects, pose la question de l'objet poétique ; et à cet égard, le travail de Pozier reste intéressant. Met-il une cassette dans le lecteur de sa voiture, il en fera un poème ; prend-il l'avion, il en fera un poème ; va-t-il au cimetière, il en fera un poème ; va-t-il à Saint-Ouen, il en fera un poème ; et ainsi de suite, pour chaque activité de la vie, de sa vie... Tout se passe comme au temps heureux de notre prime adolescence où nous apprenions à rimer et tout nous était bon. Il y a dans les livres de Bernard Pozier cette fraîcheur encore vive de la découverte incessante de la poésie, de la possibilité de s'en servir à tout propos, de mettre en mots émotion, vivacité, souvenir, peine et joie, tristesse et bonheur, affleurement des peaux, don de soi dans la vie tourbillonnante, etc. Ainsi en est-il au « Sterling Pub » :

*le vieil homme à la porte ne nous demande rien
les photos à l'entrée ne nous disent pas davantage
beureusement nous savons
que tout bar est le centre de nulle part*

*au Pub l'après-midi
rien ne semble avoir débuté
même le hockey patauge dans le décalage horaire
bégayé par les écrans
de chaque côté de toutes les portes (p. 46)*

Fait-il confiance de ses émois, comme dans « Rêve et autre », il devient lucide comme on l'est dans l'inquiétude qui nous pousse constamment à remettre en question nos savoirs, notre propre talent : « et j'ai l'air d'une sorte de mauvais pianiste / qui fait ses exercices / sans trop savoir ses gammes / et qui croit tout de même pouvoir / faire renaître quelque part / l'étoile ardente de l'amour » (p. 55). Cette œuvre s'écrit effectivement, toujours, avec cette ardente vigueur, ce souffle qui pousse les mots bien au-delà de la conscience de soi. 🐉



Bernard
Pozier

**SPÉCIALITÉ : Le court tirage,
qualité et service inclus !**

AGMV
«L'IMPRIMEUR» inc.

CAP-SAINT-IGNACE
Téléphone : (418) 246-5666
Télécopieur : (418) 246-5564

MONTREAL
Téléphone : (514) 848-9766
Télécopieur : (514) 848-0160

QUÉBEC
Téléphone : 1 800 363-2468
Télécopieur : (418) 658-6620

SHERBROOKE
Téléphone : 1 800 363-2468
Télécopieur : (418) 246-5564

IMPRESSION SOIGNÉE DE VOS LIVRES, PÉRIODIQUES ET BROCHURES.